

## **SUR LES PAS POSTHUMES DE BOURGUIBA AU PALAIS DE MARBRE A SKANES-MONASTIR**

Cette fois-ci, j'ai dû emprunter la voie extérieure aux remparts et pénétrer au Palais par le Portail Marin; dois-je faire remarquer que Bourguiba résidait en été dans une véritable oasis de fraîcheur et de verdure? Les longs remparts crénelés, constitués de blocs de grès scellés par du ciment, devaient être construits par des maçons chevronnés, des maçons qui eussent la main à la fois experte et posée; il fallait les dénicher dans le Sahel de Monastir; on finit par les retrouver dans les bourgs de la région; ils durent y manipuler truelles, fils à plomb, mortiers, ciments, madriers, barres de fer, bétonnières, échafaudages et grues pendant des mois et des années.

De part et d'autre de la voie extérieure aux remparts se dressent des rangées de ficus au feuillage ombreux et gras rehaussant encore le faste et l'aura dont le Palais est toujours entouré. Sur ces remparts aussi impressionnants que ceux d'une ville réelle s'accrochent des liserons en fleurs, des bougainvilliers épanouis, des lierres, des chèvrefeuilles et bien d'autres plantes grasses.

Le Portail Marin à quelques dizaines de mètres de la mer est assurément moins large et moins imposant que le Portail d'Honneur devant lequel deux gardes républicains au bournous rouge, au turban pimpant et étincelant de blancheur, fusil contre l'épaule, canon dressé vers le haut, crosse vers la terre, cadençaient le pas à longueur d'année et se croisant toutes les minutes; c'était le Portail que connaissaient tous les chefs d'Etat qui se rendirent chez Bourguiba; il est aujourd'hui encore amovible mais c'est le vent de la perversion ou plutôt de la perversité qui le fait incessamment tourner et grincer: le vent de l'opprobre.

Juste au-delà du Portail Marin, deux chaussées médiocrement asphaltées après un rond-point; quand vous les aurez dépassés de quelques mètres, vous ne manquerez pas de remarquer sur une grande cuvette à forte dénivellation une belle petite forêt d'arbres aux feuillages aussi denses que sauvages: pins d'Alep, ficus florissants, figuiers, oliviers, eucalyptus, faux poivriers; cette végétation luxuriante imprime au Palais un sceau si original et si beau qu'on pourrait vraiment se croire dans un coin isolé d'un certain paradis terrestre.

Quand vous arrivez juste devant la Résidence du Président, vous ne pouvez pas ne pas voir un bassin impressionnant et complètement sec, tristement sec, affreusement sec; une étoile non moins impressionnante vous griffera le regard, une étoile à onze branches toutes caves, sans fond, pointues et construites en béton; votre regard sera épinglé par une myriade de cailloux et de brins d'herbes sèches, par les détritux innommables qui constituent autant d'affronts à ce qui fut pendant trente et un ans l'une des résidences les plus fréquentées, les plus honorées et la mieux portée sur le pavois de Tunisie; les parois du bassin sont rongées par les dents d'une humidité lépreuse; des chancres à branches multiples s'y accrochent comme pour mieux corroder ce qui agrémenta les regards des illustres invités de celui qui fut maître de céans, des chancres mouvants, pernicious, diaboliques, des chancres terribles et menaçants.

Quand vous finirez de garer votre voiture devant le Palais où cent véhicules sont déjà parqués bien avant le vôtre, regardez vers la mer toute proche, la mer dont vous respirez déjà la brise douce et atone; à la gauche du Palais, un tendre olivier orphelin ne manquera point de susciter votre pitié pour peu que vous soyez sensible; un jeune aloès aussi tendre et aussi orphelin que l'olivier s'en tient à quelques empan; toujours à votre gauche un autre bassin plus grand et autrement profond que celui qui vous a accueilli, lui aussi complètement sec, entouré de tous côtés de cruches reliées par une corde épaisse qui en traverse toutes les anses; cela vous fera penser à une espèce de guirlande aux mouvements lâches et poussiéreux; deux espèces d'îlets ronds en maçonnerie bétonnée s'érigent au milieu du bassin frappé aussi de deuil et de désolation; sur le plus petit vous verrez trois oliviers plus lugubres encore; sur le second huit autres oliviers aussi négligés piétinent des herbes folles, desséchées et des ronces toutes brûlées.

Quand vous levez le regard à votre gauche, vous verrez qu'un pâté d'immeubles à cinq étages étouffe carrément le Palais dont la mine est d'autant plus grise et pitoyable que vous devez gravir cinq degrés pour accéder à la terrasse de ces immeubles en forme d'U; vous devez forcément vous dire que le Palais est bien bas, tristement bas si on veut le comparer à ces immeubles moins beaux que pimpants. Montez les cinq marches et vous remarquerez un étrange araucaria aptère, exactement comme un oiseau dont on a abrisé une aile; l'araucaria étant si proche de l'aile nord de l'immeuble qu'on a simplement décrété qu'il fallait l'amputer de ses branches nuisibles; quant à moi, je me suis longuement plongé dans mes rêveries de poète idéaliste. "Bah! me suis-je dit

mollement, les ânes peuvent-ils goûter et estimer le beurre à sa juste valeur?" Me réveillant enfin de mes rêveries méditatives, je m'exclamai en une furie diablement hystérique: "Ces gens-là doivent être jugés par des magistrats intègres comme la Tunisie en a très rarement vu; oui, des magistrats intègres car j'en connais beaucoup de fort corrompus, de très vicieux qui n'ont vécu que grâce à leurs tares sous ces politicards qui nous ont gouvernés depuis 1956; tous ces gens doivent être jugés mais il nous faut d'abord de bons magistrats pour nous dire lesquels de tous ces ministres, lesquels de tous ces hauts fonctionnaires, de tous ces PDG, de tous ces DGA...n'ont pas volé le peuple; y en a-t-il vraiment? Peut être mais j'en doute car beaucoup vivent au-dessus de leurs émoluments légaux pour ne pas dire dans une opulence plus que louche, plus qu'illicite, plus qu'insolente, voire même criminelle."

Arrêtez-vous quelques minutes sur la terrasse couverte de gros pavés scellés par du ciment; à l'angle nord du pâté d'immeubles, vous remarquerez un palmier au stipe élevé mais amaigri parce qu'étranglé aux racines par les fondations assassines de ces immeubles malvenus; à votre gauche, des bacs à fleurs incorporés en maçonnerie bétonnée ne manqueront guère d'attirer votre regard si vous êtes un tant soit peu curieux; ces bacs à fleurs jouant le rôle de parapets ressemblent plus à un mouroir de plantes qu'à un petit espace de verdure; des jardiniers inconnus y avaient planté jadis des géraniums domestiques, des géraniums sauvages, des romarins, des griffes de sorcière et d'autres plantes dont il vous sera difficile de déterminer la variété tant la sécheresse en vint à bout et en eut raison puisqu'il n'en reste plus que quelques feuilles déformées, brûlées ou de misérables bribes ou bien quelques brins sans couleur plus malheureux encore; je reste perplexe en pensant que toutes ces plantes sont qualifiées de résistantes; les voilà presque en poussière; pour cela il a fallu que des hommes sans coeur les laissent dans cet état de deuil mortuaire; il faut que ces hommes soient des monstres à face humaine, des êtres qui ne soient mûs que par leurs instincts les plus bas.

Contournez le pâté d'immeubles à votre gauche et daignez descendre d'autres marches, vous vous trouverez alors dans un couloir dallé de larges carreaux qui débouche sur des chantiers en ruines : travaux de chaînage arrêtés, murs de soutènement, briques rouges à nu, d'autres à peine enduites de plâtre, forêts saillantes de barres de fer rouillé, grues ankylosées, forêts de piliers bétonnés inachevés, arrêtés en pleine érection, déchets de marbres, de ciments, de briques,

bris de verres, barres d'échafaudages disloqués, madriers éparpillés à la diable et il en est qu'on voit à peine en raison des herbes envahissantes et toutes folles.

S'il vous est malaisé d'avancer, rebroussez chemin et revenez carrément sur vos pas; avant de descendre les cinq premières marches que vous avez grimpées tout à l'heure, vous serez abasourdi par le vandalisme des rapaces qui avaient éventré le plafond du vaste 1er niveau du Palais; vous serez révolté et par les cent faisceaux de fils électriques qui pendent du même plafond et par l'armada d'ampoules que ces vandales avaient subtilisées.

Ecoeuré, le regard tour à tour brûlant et vapoureux, les oreilles bourdonnantes, je dégringole les cinq maudites marches pour les remonter avec frénésie tant je suis ébranlé; évitant résolument de regarder du côté du Palais, je me dirige vers le café le Mistral à quelques empan à ma gauche; j'y pénètre par la porte sud qui débouche sur la terrasse de l'Araucaria Aptère, du fameux Araucaria Aptère. Je suis surpris de constater de suite l'absence de la table sur laquelle j'avais écrit mes "Méditations sur les Vestiges du Palais de Marbre" il y a exactement 10 jours; avaient également disparu les chaises appropriées; d'ailleurs, toutes les tables et les chaises qui risquaient de servir à d'éventuels écrivains furent remplacées par des tables si basses et des tabourets si étroits qu'il serait extrêmement fatigant de s'en servir si l'on voulait écrire quoi que ce fût de sérieux; "au Diable, les écrivains qui dérangent nos affaires, nos affaires qui marchent si bien, qui marchent sur des roulettes graissées; non, ils ne seront pas les bienvenus ces satanés intellectuels", avaient dû se dire les parvenus maffieux pour qui ma présence studieuse du 21 juin dernier n'était pas passée inaperçue; tels des chiens de chasse ou des chiens policiers, ils sentirent que j'avais écrit des choses qui ne pouvaient leur plaire, tant s'en fallait; n'avait-on pas d'ailleurs envoyé auprès de moi un serveur qui se voulant tout amène me formula même son désir de savoir ce que j'écrivais? Il se montra si complaisant à mon égard que je n'hésitai pas le moins du monde à lui faire part de toute ma répulsion à l'égard de ces salauds; suis-je homme à cacher mes sentiments? à les farder? Non-da, on sut donc de quel bois je me chauffais et de quel pain je me paissais.

Je ne sus qui avait pris la décision de changer de tables et de chaises; en un mot, le café le Mistral devint fort inconfortable même pour quelqu'un qui voudrait écrire ne serait-ce qu'une lettre ordinaire. Quoi qu'il en soit et de mauvaise grâce, je m'installe quand même sur un petit tabouret tout neuf et pose mon cartable sur une table; quatre lampes falotes en plastique de mauvais goût et au design vulgaire sont suspendues au plafond.

A ma gauche court une baie vitrée courbe et impressionnante; venus en groupes mixtes, les clients se pressent autour des tables et ne lésinent guère à commander force boissons fraîches et gourmandises variées; jeunesse où les jeunes filles sont vêtues selon la dernière mode de Paris: microshorts, tee-shirts, jeans, pantalons collés, sacs jetés en bandoulière, cheveux en bataille, lunettes de soleil signées en relief sur l'un des verres; parmi ces jeunes, il en est qui triturent leur portable né de la dernière génération des télécommunications, il en est qui pianotent dessus, il en est qui les tapotent pour téléphoner ou envoyer des messages courts; ce qui attire mon attention outre mesure, c'est l'insouciance manifeste et le peu de cas que ces jeunes font de l'argent par eux dépensé; excellents clients puisqu'ils ne cessent de réclamer toujours quelque chose à boire ou à manger, ils n'en sont pas moins de très mauvais consommateurs car en partant ils laissent les trois quarts de leurs commandes sur leur table. Jeunesse dorée du Sahel de Monastir et d'ailleurs; vous vous croiriez dans un café chic de Paris si cette jeunesse présomptueuse ne parlait un pitoyable charabia franco-arabe que nous avons honte de parler au primaire.

Juste contre la baie vitrée du café mais en dehors un bouquet de quatre palmiers aux palmes mortes. Une dizaine de serveurs se démènent comme des serfs partout où porte votre regard; on dirait qu'ils ont peur du patron ou qu'ils essaient de s'en attirer les bonnes grâces; j'en ai vu plus d'un trimbaler en même temps hâtivement deux plateaux abondamment chargés ; aurais-je été capable d'entasser ces montagnes de gâteaux et de croissants, ces forêts de bouteilles d'eaux minérales et de jus sur deux plateaux à la fois et de courir servir tous ces clients toujours pressés? Suis-je capable de lancer des regards hostiles à quelqu'un venu s'adonner à l'écriture sans qu'il m'ait vraiment nui? A quelqu'un qui, se serrant les genoux, se sert de ses cuisses pour écrire ce qu'il veut bien écrire? "Sans doute ont-ils raison de vous être hostiles," diraient tous les opportunistes du monde.

A ma gauche, en contrebas, des chaises en rotin, des tables basses, des chaises et des tables en plastique, des parasols rivés à leurs socles métalliques, un très haut palmier rachitique au milieu d'un hémicycle extra-muros en terre battue couverte de fins graviers.

Toujours à ma gauche une felouque bondée de pêcheurs à la ligne à quelques mètres de la plage où naguère se baignait le Jugurtha des temps modernes, le bienheureux Bourguiba adulé par toutes les bêtes marchantes, rampantes et volantes de Tunisie; une felouque bondée de pêcheurs à la ligne en état d'ébriété dont j'entends les ébats bruyants comme s'ils étaient juste à mes côtés.

Derrière moi une baie vitrée à travers laquelle il m'est loisible de voir dans une espèce de capharnaüm à ciel ouvert: tas de mortiers, barres de fer, murs non entièrement plâtrés, monticules de mortiers endurcis par les intempéries, barres d'échafaudages égaillées par les vents espiègles de la mer inconstante, acacias tordus, chicots de palmiers bizarres, palmiers étêtés, roseaux déchiquetés, faux poivriers nains, belladones fripées et étranges, griffes de sorcière bizarres, lentisques aux épines fourchues, bacs à fleurs fendillés, corrodés et griffés par l'humidité implacable de la mer; il n'est pas jusqu'aux herbes folles, desséchées et noires qui ne soient vraiment bizarres; c'est comme si tout ce que je vois était sorti du monde des enfers; à vrai dire, la raison en est que cette végétation croît sur des décombres empoisonnés par tant de ciments répandus, tant de bris de bouteilles d'eaux: eau de Javel, eau de feu, eau de soufre, eau stagnante, eau noire et luisante, tant de fers corrompus, sur des monceaux de terre arrosés par des eaux souillées en provenance de je ne sais quel puits de miasmes.

A travers la grande baie vitrée, devant moi, s'élève une butte mamelonnée aux contours si fluides et si harmonieux qu'elle me donne immédiatement à penser qu'elle ne représente que les restes d'un gazon verdoyant et bien entretenu par des jardiniers diligents du temps où Bourguiba était le maître omnipotent des lieux; des bosquets de palmiers géminés aux troncs serrés, aux stipes déhanchés par les vents marins, aux palmes flétries et bercées par la brise; un massif de myoporums me cache une villa construite sur piliers; elle avait dû servir de logement à l'officier de police chargé de la sécurité du Président; la villa est abandonnée, triste et sans vie, seul le vent luron y hurle et joue comme il lui plaît et il lui plaira; il pourra toujours courir derrière les fantômes des hommes assassinés du temps de sa gloire; les rayons du soleil méchant s'y laissent aller à leurs siestes méridiennes où ils risquent d'être victimes des cauchemars de qui se prit pour démiurge pendant longtemps, pendant longtemps; la villa est d'autant plus triste qu'elle se cache vraiment derrière la petite palmeraie qui se dresse devant moi; qu'elle se cache donc derrière cette végétation brûlée! Pourquoi s'en préoccuper outre mesure d'ailleurs? Cet espace si désolé n'est-il pas vendu? Ne doit-il pas bientôt voir s'ériger d'autres villas? d'autres immeubles?...

N'eussent été les vents salvateurs de la Révolution du 14-Janvier, il m'eût été impossible d'accéder à ce qui fut le Palais de Marbre construit sous l'égide de Bourguiba, tout simplement parce que je n'ai jamais aimé cet homme et qu'en aucun cas je ne voulais compter parmi ses larbins ou ses valets de chenil.

Pour quelqu'un qui ne connaît pas l'histoire contemporaine de Tunisie, ce café n'a rien de particulier puisqu'il en est de plus spacieux, de mieux construits et de plus chics; ce qui me fait sortir de mes gonds et ce qui me pousse à la révolte la plus exaspérée, c'est de constater que les mafias des Trabelsi et des Ben Ali avaient vendu tout ce patrimoine national à des parvenus enrichis de façon moins frauduleuse qu'amorale; en voilà un par exemple qui a aménagé ce coin en café censé recevoir des clients plus vides de cervelles que huppés et remplis de poches.

Chez nos familles aisées et respectables, quand on fête une cérémonie quelconque, on sacrifie un ou plusieurs moutons qu'on dépèce afin de préparer un couscous plantureux qu'on offrira de gaieté de coeur aux invités de la famille. Les familles mafieuses avaient simplement égorgé le Boeuf Public, l'avaient non moins simplement dépecé pour en vendre la chair à mille dinars le kg; n'achètent forcément cette chair que les individus aux gains faciles, douteux et louches... Toutes les parties contractantes de ce Négoce de la Honte doivent répondre de leurs vilénies; qu'est-ce que c'est que le vol du patrimoine si ce n'est la pire des vilénies?

Salah Khelifa, Skanès-Monastir, café le Mistral, le 1er juillet 2012